

Les Vacances de l'effroi

En passant mon regard sur une annonce dans le journal, je fus attiré par une grande et ancienne maison et je décidai de la louer. Le loueur m'expliqua qu'elle se situait dans le nord-ouest de la France, à Saint-Anne. Je devais me rendre par mes propres moyens à Paris, et on m'amena jusqu'à ce lieu. J'allai là-bas avec mon fils Benoît de quatre ans pour me reposer en grande partie ainsi que pour me baigner. À ma plus grande surprise, en arrivant au bord de l'océan, le loueur me fit prendre le bateau pendant soixante longues et interminables minutes sur l'océan. Je me posais d'innombrables questions. Je me rendis compte par la suite que l'homme qui m'accompagnait était de la plus grande amabilité. Il était charmant, agréable, jovial et d'une soixantaine d'années. Il devait être pêcheur. Il portait un pull à manches longues à bannières bleues et blanches, un béret bleu orné d'un pompon rouge et un pantalon kaki. Nous passâmes tout le trajet ensemble, et il me raconta son histoire : il s'était battu durant la guerre pour la France. Il me dit aussi qu'il avait déménagé dans une autre maison car il se sentait seul et qu'il avait commencé " à la prêter " -comme il le disait- au bout de deux ans.

Nous nous saluâmes et il me laissa là, avec mon fils et nos bagages, devant cette immense et étrange demeure. Il me remit les clefs et disparut avec son navire de pêche dans la brume matinale de l'océan. "Oh !" Au fait, je me rendais compte que je n'avais pas loué qu'une maison mais toute une île ! Quelle gentillesse ! Je fus accueilli par un grincement de porte particulièrement bruyant et, un étrange panneau où il était marqué : " Ici reposent dix valeureux guerriers qui ont combattu durant la guerre " avec leurs noms. Surprenant ! L'intérieur de la maison était tout en bois, avec des escaliers montants à ma gauche et, un couloir menant à plusieurs pièces à ma droite. J'empruntai les escaliers menant aux deux chambres. Mon fils, exténué, alla rapidement se coucher à la vue du premier lit. Je décidai alors d'aller également de dormir, car j'étais tout autant harassé par le voyage. Ma chambre était plutôt sale et peu accueillante. Il y avait là un petit bureau en bois de sureau posé à gauche de l'imposante cheminée. À ma droite, on pouvait observer une petite étagère avec plusieurs livres et un renard empaillé au sommet. L'animal m'effraya par ses yeux globuleux de couleur sombre qui semblaient observer en silence la porte de la chambre. Devant moi, se trouvait un lit avec une armature en fer forgé et un matelas qui me paraissait bien peu confortable, mais surtout très poussiéreux. Je m'endormis rapidement. " Papa , Papa ! ". Mon fils m'appelait d'une voix angoissée. Je me levai d'un bond, je voulus allumer la lumière mais je ne trouvais pas d'interrupteur. La

chambre de Benoît était adjacente à la mienne. J'entendis la fenêtre grincer et je courus. Mes mains tremblaient comme le battement de mon cœur alors que j'ouvris la porte. Mon fils avait disparu. La fenêtre était ouverte et maintenant je pouvais ressentir le sifflement de la bise hivernale. Le clair de lune illumina la lande désolée. J'étais à genoux et je criai à pleins poumons : " Benoooooît, Benoooooît !!!!".

Je ne savais ni quoi penser, ni quoi faire. Une idée me traversa l'esprit. Je pris mon briquet et l'allumai. Je descendis les courtes marches des escaliers et allai au rez-de-chaussée. Il y avait là, trois portes qui menaient -du moins, le pensai-je - à une cuisine, une salle à manger et une salle de bain. Mais non. J'ouvris la porte qui était sous les escaliers. J'essayai d'appeler Benoît, mais seul le silence me répondit. Je descendis dans le noir, une cinquantaine de marches. Mon briquet fonctionnant de moins en moins bien au fil du temps. Les murs du blanc le plus ignoble que je n'avais jamais vu, m'intriguais, et le plafond, recouvert de toiles d'araignées, m'effrayait. Tout à coup, je crus voir quelque chose passer devant moi, au moment où le briquet s'éteignit. Arrivé au sous-sol, je vis cruellement au sol une dizaine de cadavres morts avec des os, et du sang. Soudainement, je sentis dans mon dos comme une main m'effleurer le cou. Je me retournai d'un coup sec pour voir ce qui était là. Je crus que cette personne était mon fils. Impossible, il était trop petit. J'étais angoissé. Je crus que je rêvais. Je me demandais si je n'étais pas devenu fou. Était-ce un fantôme ? Un esprit ? Une créature ? Je me sentais de moins en moi bien. Je ne savais plus ce qu'il m'arrivait. J'étais très troublé. Je décidai d'aller prendre l'air à toute vitesse et de ressortir de ce lieu horrible et immonde. Quand, brusquement, j'entendis une voix qui hurlait : "Papa, Papa !!!!".

Cette voix, qui me paraissait si familière, m'attirait par son timbre envoûtant. Le doute s'empara alors de moi. Fallait-il que j'y retourne ? Était-ce ma tête qui me jouait des tours ? Je n'en savais rien. Finalement, après une nuit angoissée, ma décision était prise. Peu importe si j'allais risquer ma vie, il fallait que je sauve mon fils. La peur m'atteignait de plus en plus. Si la vie de mon fils était en jeu, je ne pouvais pas le laisser mourir. Une main douce et froide me prit par l'épaule. Je crus sentir la main de ma mère, qui était morte de leucémie quand j'avais sept ans. Cette sensation dura une fraction de seconde, et puis elle repartit. Je ne pensai pas très longtemps à cela car maintenant, je n'avais qu'un seul et unique objectif : mon fils. Où était-il ? Que faisait-il ? Je n'en avais pas la moindre idée. Peut-être était-il mort ? ...

Je sentais que je divaguais, ma tête tournait comme un carrousel. Je tombai brusquement par terre et puis ensuite, plus rien... Je me réveillai. Comment ? Où ? Que se passait-il ? J'ouvris mes yeux et je vis des mouettes tourner au-dessus de moi. Je me levai. Je ne vis qu'une étendue de sable boueux devant moi. Je vis ma maison à quelques mètres derrière moi. Finalement, je décidai qu'il fallait que je

découvre cette mystérieuse île. Je marchai, au bord de la plage, pendant une dizaine de minutes, tout en appelant mon fils. Je découvris qu'il y avait une forêt tout au bout de mon île. Je décidai d'aller l'inspecter, mais, à cause de la brume matinale, je ne vis presque rien. On pouvait deviner comme des silhouettes humaines passant furtivement de gauche à droite très près de moi. Elles étaient d'une morne pâleur. Ces créatures exhalaient une odeur étrange comme du bois brûlé. À mon plus grand désarroi, Benoît ne faisait pas partie de ce défilé de figures effrayantes. Je décidai de finir mon tour. Devant moi se dressait une colline, une très grande colline. Je la montai très difficilement, car elle était raide et pentue, je ne cessais pas de glisser et de tomber. Arrivé en son sommet, je voyais jusqu'au toit de ma maison. J'essayai d'appeler mon fils, mais, sans surprise, personne ne répondit.

La faim m'interrompit. Je retournai dans l'étrange maison. " Oh! ", fut ma réaction quand je découvris pour la première fois la cuisine et la salle à manger. La cuisine était ouverte sur une ancienne table victorienne. Les chaises, d'un bois mal verni, étaient très délabrées. J'ouvris un placard pour voir ce qu'il y avait à manger. À ce moment-là, une énorme meute de chauve-souris sortit du placard. Je me rendis compte par la suite que l'eau s'échappant du lavabo était répugnante. En la laissant couler un petit moment, l'eau devint -à mon avis- potable mais elle demeurait tout de même très froide et avec un aspect dégoûtant. Après avoir bu quelques gorgées, je poursuivis mes recherches et, me rendis compte que l'interrupteur pour l'électricité se situait juste devant moi. Je l'allumai.

Je pris mon courage à deux mains et redescendis au sous-sol. Je me rendis alors compte de l'ampleur des faits. Du sang tombait par gouttelettes du plafond. Invraisemblable. La pièce était en fait plus grande que je ne le pensais, les cadavres entassés en son centre étaient ensanglantés, et même si j'avais su pourquoi, je n'aurais jamais eu envie de le savoir. Ces cadavres étaient également éclairés par une petite lampe centrale de couleur noire. Un couloir qui menait à une seconde pièce où là, je fus brusquement interrompu par une voix me disant : "Si tu entres, tu deviendras comme eux". Je ne trouvais toujours pas mon fils. Je commençais à craindre le pire. Je repartis et j'appelai en hurlant. Personne ne répondait, mais j'entendis la porte à l'étage se refermer. Je montai les marches quatre à quatre et allai voir le phénomène. C'était un courant d'air. Mais, avais-je fermé la porte auparavant ? Je succombais au doute le plus profond. Ma tête me faisait souffrir. Je pensai à mon fils. Que devais-je faire ? Continuer à le chercher. Je ne savais pas où il pourrait être. A côté des cadavres ? Y avait-il d'autres lieux inconnus dans cette maison ? Une voix me coupa dans ma longue réflexion : " Si tu continues, tu deviendras comme eux". Qui avait dit cela ? Étais-je fou ? Quelqu'un était-il là sans que je le sache ?

Je pris un verre d'eau et m'assis sur le canapé du salon, découragé. Pendant ma méditation, mes deux pieds posés à plat sur les larmes du vieux parquet, je sentais de fortes vibrations. "Oh !" Le parquet bougeait maintenant de plus en plus. Comme si un tremblement de terre assaillait la maison. Soudainement, une forme fantomatique se présenta à mes yeux. Le spectre m'apparaissait familier. Pardi ! C'était le visage de cette belle femme que représentait cette photo jaunie dans les toilettes. Je me souvenais de l'avoir considérée, après mon bain, le jour de la disparition de Benoît. Au verso de la photo était inscrit un nom : Anne. Le fantôme me parla d'une voix sèche. Son ton était colérique : " Anne ne supporte pas les étrangers, elle ne veut personne dans SA maison, Anne aime les enfants car Anne n'a pas pu en avoir car Anne est morte pendant la guerre, Anne est triste mais Anne aime les enfants, Benoît est son enfant, SON ENFANT ! "

J'étais terrorisé par sa voix. Je courus, franchis le pas de la porte mais le fantôme d'Anne me suivait sans répit. Hors d'haleine, j'avais réussi à atteindre le jardin près de la petite falaise qui donnait sur la colline. Le vent soufflait en rafales, aplatissant les maigres touffes d'herbe. Je vis mon fils, les bras levés au ciel au sommet de la colline. Il criait : " Papa, Papa sauve-moi ! Anne me fait peur !! " Je gravis la colline en moins de temps qu'il n'en faut pour se retourner. Là, seul le vent m'accueillit...

Arnaud et Nathan

Professeur : Mme Weissenburger